

L'eurodéprime de Sylvie Goulard

17 octobre 2013, Le Figaro

La députée européenne, coauteur d'un précédent livre avec Mario Monti, et militante de l'Europe fédérale, désespère de la cause à laquelle elle s'est dévouée.

Suspense...

C'EST une Marseillaise dont l'oeil noir, les cheveux de jais et le teint bistre trahissent les origines italiennes. À la demande, elle parle même « avé l'accent ». Mais l'idée de se prêter au petit jeu des images d'Épinal n'est pas du tout son genre. « Tout le monde à Marseille ne parle pas comme sur le Vieux-Port », fait-elle remarquer. Plus que la capitale phocéenne, où elle a grandi jusqu'à ses études supérieures aixoises, Sylvie Goulard est surtout née sous le signe de l'Allemagne. « Je suis de la génération du traité de l'Élysée », dit-elle à propos de ce traité signé à Versailles, entre de Gaulle et Adenauer, en 1963. Elle est l'enfant de cette réconciliation - de ces retrouvailles qui ne donneront pas les résultats attendus. Cinquante ans plus tard, ces deux peuples sont plus que jamais étrangers l'un à l'autre. Sylvie Goulard en est consciente, et elle voudrait assécher l'océan de malentendus et d'ignorance réciproque qui existe entre Germains et Gaulois, malgré les émouvantes déclarations, les embrassades, et les larmes. Sylvie Goulard est de ceux qui ont aimé les échanges linguistiques en Westphalie dans l'Allemagne de Helmut Schmidt. Et ce n'est pas la Marseillaise, mais l'hymne européen qu'elle chante plus volontiers : « C'est l'Allemagne qui m'a tiré vers l'Europe. »

Son philosophe de prédilection, celui avec lequel elle a créé un groupe de réflexion, n'est autre que Jürgen Habermas, inventeur du « patriotisme constitutionnel ». Concept aride, qui suppose qu'on se détache de l'identification aux histoires nationales pour vouer un culte austère aux institutions démocratiques qui garantissent le respect des citoyens. C'est le type même des identités abstraites contre lesquelles un autre philosophe allemand, Hegel lui-même, mettait en garde. Mais justement, Sylvie Goulard bataille ferme pour insuffler un petit peu de vie au mannequin de cire européen qui se porte si mal ces derniers temps.

Sylvie Goulard s'est fait connaître en publiant un pamphlet contre l'adhésion de la Turquie à l'Europe. Mais c'est surtout contre les chefs d'État européens qu'elle en a, notamment ceux des grandes nations. En décembre 1999 Jacques Chirac et Gerhard Schröder s'étaient mis d'accord dans un conciliabule pour accepter l'adhésion de la Turquie à l'Europe. Le type même des décisions catastrophiques arbitrées entre soi par des chefs d'État et leurs conseillers. Quand, au lendemain de cet accord, le ministre des Affaires étrangères, Hubert Védrine, a proposé à son cabinet un « brain storming » sur les implications d'une telle décision, Sylvie Goulard, jeune diplomate entrée à l'ENA dix ans plus tôt, a refusé de participer. « Le brain storming, c'était avant qu'il fallait le faire », a-t-elle expliqué, furieuse.

Elle a cosigné en 2012 avec Mario Monti De la démocratie en Europe . Un best-seller en Italie, un succès d'estime en France. Un livre qui lui a permis de se promener dans

les capitales européennes avec son ancien patron, dont elle était la conseillère à Bruxelles quand il était président de la Commission. Ils y développent la thèse, justifiée, que les Européens veulent être aussi forts que si l'Europe était unie, tout en conservant autant de souveraineté nationale que si elle ne l'était pas. Cette contradiction inextricable est au coeur du débat depuis des années. À quelques mois d'un scrutin européen qui s'annonce hanté par la fronde antibruxelloise, Goulard plaide qu'il n'y a pas de retour possible vers une souveraineté nationale de plus en plus « réduite aux apparences », et qu'une puissance moyenne ne peut pas desserrer toute seule les mâchoires puissantes de la mondialisation.

Il n'empêche que l'Europe va mal, et Sylvie Goulard le dit. Elle ne veut pas être l'avocate d'une cause perdue. Elle s'en fait donc la procureur dans un petit livre rempli de ses colères : Europe, amour ou chambre à part ? Pourquoi cette colère ? Car l'Europe d'aujourd'hui ne ressemble en rien à l'inspiration qui guidait ses pères fondateurs. « Nous sommes dans un moment très dangereux, et je ne veux pas laisser la critique de l'Europe aux anti-Européens », dit-elle. Un constat fait par un autre pro-Européen, François Heisbourg, dans un livre intéressant publié ces jours-ci - La Fin du rêve européen (Stock), qui propose carrément une sortie de l'euro. Mais le remède imaginé par l'universitaire stratège n'est pas celui de la députée européenne, élue en 2009 sur une liste du MoDem. « Comment éviteront-ils la fuite des capitaux vers un pays plus sûr ? Quels frais les commerçants devront-ils supporter pour changer leur comptabilité ? Une fois revenus au franc, comment réagira-t-on face au retour des risques de change ? », s'interroge-t-elle. « Le coût prohibitif du divorce ne suffit pourtant pas à faire un bon mariage ou une famille heureuse », reconnaît l'auteur. La vérité est que l'Europe est dans un entre-deux où les champions du retour en arrière avancent des arguments aussi séduisants que les partisans d'une marche vers l'avant.

Sylvie Goulard propose donc une solution classique, en cohérence avec les convictions d'une pure fédéraliste. « Il faut n'avoir jamais mis les pieds en Bavière pour soutenir que la participation à une fédération fait disparaître l'identité de ceux qui en sont membres », écrit-elle. Selon elle, la solution se trouve dans un grand saut fédéral, supervisé par la Commission, et non le Conseil européen - lequel est l'instance de négociation des États entre eux. Comme elle le fait remarquer à juste titre, les chefs d'État seront les derniers à accepter de rogner leurs prérogatives, qui plus est au nom de l'intérêt général européen. Et elle en veut terriblement à l'enchaînement fatal qui a réduit, de crise en crise, la Commission européenne à un rôle très subalterne et mis les gouvernements sur un piédestal. Elle juge en effet leur processus de décision « obscur », et « sans contrôle ». « Ils ne rendent jamais aucun compte, ni devant le Parlement européen, ni devant leurs députés », dit-elle. Ce Parlement, dont elle regrette aussi les pouvoirs insuffisants : de quoi démotiver les élus, notamment français, qui sont « la poubelle » du système politique hexagonal. « Il y a des élus qui ne font vraiment rien », en citant au passage le nom de « Rachida Dati », devenue emblématique de l'approche « touristique » d'un certain nombre de députés. Au total, la députée n'est même plus sûre de se représenter l'année prochaine : « À quoi bon aller siéger encore dans ce Parlement ? », s'interroge-t-elle. On mettra cela sur le compte de la coquetterie. On n'ose imaginer que Sylvie

Goulard refusera de se dévouer corps et âme pour sauver un soldat européen en mauvaise posture derrière les lignes ennemies.

EUROPE : AMOUR OU CHAMBRE À PART ? Sylvie Goulard, coll. « Café Voltaire », Flammarion, 132 p., 12 eur.